

Le peuple et le roman de l'horreur en postcolonie : cas de *Sozaboy* de Ken SARO-WIWA, d'*Allah n'est pas obligé* d'Ahmadou KOUROUMA et de *Johnny Chien Méchant* d'Emmanuel DONGALA

Guy-Roland AHOASSO
Université Alassane OUATTARA
Côte d'Ivoire

Résumé

Dans les fictions romanesques africaines de la postcolonialité, l'objectif final de la politique telle que menée par les politiciens africains n'est nullement de construire un avenir radieux pour les gouvernés. Cette politique vise plutôt à prendre le peuple en otage, le manipuler, lui créer une identité politique, toute chose qui, en fin de compte, débouche sur une situation de trouble dont le même peuple est la principale victime. Ces textes soulignent donc l'urgence pour les Africains de rechercher le bien commun et la sécurité s'ils souhaitent bâtir un réel vivre-ensemble. Cette contribution vise à énumérer certaines mauvaises pratiques politiques et leurs impacts sur le peuple en contexte de conflit.

Mots-clés : Peuple, postcolonialité, politique, manipulation, identité, sécurité.

The people and the horror novel in postcolony : *Sozaboy* (1998) by Ken Saro-Wiwa, *Allah n'est pas obligé* (2002) by Ahmadou Kourouma and *Johnny Chien Méchant* (2002) by Emmanuel Dongala

Abstract

In the African fictional fictions of postcoloniality, it is clearly demonstrated that the final objective of politics as pursued by African politicians is by no means to build a bright future. This policy aims to take the people hostage, manipulate them, create a political identity for them to lead to a horror of which the same are victims. These texts therefore underline the urgency for Africans to seek the common good and security if they wish to build a way of living together. This contribution aims to shed light on the real reason that drives some Africans to get involved in politics.

Keywords: People, postcoloniality, politics, manipulation, security.

Introduction

Le passé de l'Afrique noire est tragique d'un point de vue humain, social, culturel et politique. De l'esclavage à la colonisation, elle a souffert de ces deux crimes contre l'humanité. Le continent est ainsi longtemps resté dans l'assujettissement et sous les ordres d'une présence étrangère pour qui, cette partie du monde gagnerait à suivre une instruction à la lumière de ses principes. Dans cette optique, la machine coloniale a formé des auxiliaires de l'administration par la scolarisation de jeunes africains, lesquels ont ensuite constitué un embryon d'intellectuels qui va mener la lutte émancipatrice. Parmi eux, l'on compte des écrivains comme Jean Ikélé Matiba¹, Sembène Ousmane², Eza Boto³, Ferdinand Oyono⁴, Cheikh Hamidou Kane⁵, Camara Laye⁶ qui ont porté sur eux, l'insigne-honneur de dénoncer les conflits culturels et l'exploitation du peuple par le pouvoir colonial. Il faut noter que ce combat a été mené dans la langue du colonisateur afin de toucher des lecteurs autres qu'africains.

Ces intellectuels, regroupés au sein de certaines organisations, ont mené des luttes souvent au prix du sang pour que l'Afrique recouvre son indépendance politico-économique. L'accession à l'indépendance marque ainsi un nouveau tournant dans la vie des Africains ex-colonisés. Ce nouveau souffle politique est l'occasion pour les élites africaines d'organiser la société en vue de penser au développement du continent. Les idées s'entrechoquent donc et les perspectives se dessinent pour le bien-être des peuples qui, dit-on, sont la raison d'exister des politiciens. Ces indépendances acquises, pour la plupart dans les années 1960, ouvrent tous les possibles : promesses et optimisme mais aussi tensions, ambiguïtés et complexités, porteuses d'éventuels conflits.

Des années après les indépendances, le constat est sans ambages accusateur quand les peuples, malheureux, font un procès de la politique africaine au point où cette dénonciation devient un sujet de littérature. Ces écrivains estiment donc, pareillement à Roland Barthes (1972, p.22) ⁷ que l'œuvre est reflet et réflexion sur une époque dont

¹ Jean Ikele Matiba, 1963, *Cette Afrique-là*, Paris, Présence Africaine.

² Sembène Ousmane, 1965, *L'harmattan*, Paris, Présence Africaine.

³ Eza Boto, 1956, *Ville cruelle*, Paris, Présence Africaine.

⁴ Ferdinand Oyono, 1956, *Le vieux nègre et la médaille*, Paris, Présence Africaine.

⁵ Cheikh Hamidou Kane, 1981, *L'aventure Ambiguë*, Paris, Julliard.

⁶ Camara Laye, 1953, *L'enfant noir*, Paris, Présence Africaine.

⁷ Roland Barthes, 1972, *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil, p. 22.

elle dépeint l'atmosphère sociale avec un intérêt accru pour le dévoilement des impostures et des illégitimités.

La littérature et les romans précisément, sont devenus un porte-voix pour toutes les victimes de ces crimes. Ainsi, le peuple est au centre des problématiques littéraires. Certaines pensées lui ont concédé une place de choix dans leurs productions, vu ses préoccupations face à l'environnement socio-politique de plus en plus dégradé du monde contemporain noir. Voilà pourquoi Jacques Chevrier (1984)⁸ pense que

Passée de la phase de dévoilement pendant la période coloniale à celle de l'espoir et du désenchantement après les indépendances, la littérature africaine se caractérise de nos jours par une tendance que l'on peut nommer tendance de l'absurdité.

Pour les peuples à proprement parler, la politique coloniale semblait bien meilleure parce que le contexte actuel montre que les populations sont désabusées car le rêve d'un avenir meilleur ne se réalise pas. Elles tombent donc de Charybde en Scylla. Cette nouvelle tendance idéologique à l'origine des crises à répétition impose que l'on se pose la question suivante : quels sont les procédés utilisés en politique africaine ? C'est à cette question principale que tentera de répondre cette contribution à la lumière de la sociocritique dont l'objet est d'incorporer la société dans le roman avec en appui la théorie postcoloniale qui permet d'appréhender les rapports à l'œuvre dans les sociétés postcoloniales, à l'image des nations nées dans les années soixante pour la plupart.

Au travers d'un corpus constitué de romans postcoloniaux tels que *Sozaboy* du Nigérian Ken Saro-Wiwa, *Allah n'est pas obligé* de l'écrivain ivoirien Ahmadou Kourouma et *Johnny chien méchant* du Congolais Emmanuel Dongala, il sera question d'identifier les stratégies mises en œuvre pour exercer le pouvoir politique et les conséquences de cette politique sur le peuple.

1-Les dessous de la politique africaine dans le roman postcolonial

De quelque manière que ce soit, ces romans abordent la question de la gestion des affaires nationales. Cette gestion, relevant de l'arbitraire, est symptomatique de la tromperie du peuple par les politiques. Dans le corpus de travail, on fait la lecture d'un peuple en proie au mécontentement. Alors que l'indépendance devrait être l'époque de la délivrance des peuples africains puisque le pouvoir est détenu par des

⁸ Jacques Chevrier, 1984, *Littérature nègre*, Paris, Armand Colin.

dirigeants connaissant leurs réalités et témoins des turpitudes laissées par la colonisation, les hommes politiques privilégient plutôt leurs intérêts personnels. Cette politique d'enrichissement des politiques passe avant tout par des stratégies campées sur le mensonge dans l'exécution du pouvoir ou dans sa conquête.

1-1- La figure des partis politiques dans *Johnny Chien Méchant et Allah n'est pas obligé*

La gouvernance est une notion mal appréhendée dans l'imaginaire de certains personnages dans les romans du corpus. En réalité, les partis politiques tels que présentés par les romans sont en déphasage avec le véritable sens de la gouvernance en politique si on fait référence à la définition donnée par Thierry Michalon. Pour cet auteur (1984, p.24), mener la politique revient à créer des richesses possibles pour les mettre à la disposition de tous et de répartir les produits obtenus de façon équitable aux citoyens. Ainsi, tout politicien en marge de cette tendance en politique manque de vertus citoyennes. Cette tendance politique ne peut qu'entraîner le désarroi, voire le chaos national.

Ainsi, au lieu de former leurs militants aux affaires démocratiques, les partis politiques s'érigent en milices pour gagner, de force, le pouvoir. Dans le roman de Dongala par exemple, les milices associées au chef du parti MPLDP sont effectivement unanimes pour un pillage dans la capitale après y être entrées triomphalement. Cette action est le symbole de la panne démocratique. Cette démocratie est la marque de la stérilité idéologique des politiques pour leur peuple et se perçoit dans les justificatifs que Johnny chien méchant avance pour soutenir son candidat manipulateur. Le narrateur explique que la guerre de son pays relève d'un contentieux électoral entre deux partis politiques rivaux : le Mouvement pour la Libération Démocratique du Peuple (MPLDP) et le Mouvement pour la Libération Totale du Peuple (MPLTP). Deux formations politiques qui s'inscriraient dans le bien-être des populations. Pourtant, chacune de ces formations politiques fait usage d'un vocabulaire animalier, dévalorisant et chaque terme utilisé obéit à une logique de déshumanisation de l'autre afin de justifier le meurtre. Dans cette logique, l'homme politique tel que présenté par Johnny chien méchant, lance toujours un appel aux membres de l'ethnie à laquelle il prétend appartenir. Il associe donc sa communauté culturelle à des objectifs inavoués.

Pour légitimer le meurtre, le narrateur raconte que le politique manipule l'opinion publique, surtout ses partisans en adoptant des

techniques visant à les tromper. Sa propagande insidieuse commence par un discours pompeux soutenu par des images horribles qu'il montre aux gens susceptibles d'adhérer à son idéologie. Ayant réussi à attirer l'attention de sa cible, il franchit un pas dans la narration de l'horreur :

Ils (Les Mayi-Dogos) dépeçaient vivantes nos femmes enceintes, ils pilaient les bébés aux mortiers, ils passaient des fers à repasser sur le dos de nos hommes, ils coupaient des nez, des oreilles et des bras, toute galerie d'atrocités. (Emmanuel Dongala, 2002, p.130)

Le but recherché est de susciter la vengeance gratuite des Dogos-Mayi contre les Mayi-Dogos. Johnny chien méchant s'interroge sur la pertinence du rapprochement entre partis politiques et ethnies. Ceci dit, l'appartenance à une ethnie est un facteur suffisant pour adhérer à un parti politique, surtout qu'en Afrique les partis sont l'affaire des membres d'une même communauté ethnique ou religieuse. L'appropriation du volet ethnique dans les affaires politiques est un moyen d'enrichissement non dévoilé. Ce lien de causalité entre la guerre dite ethnique et l'avidité,⁹ acteurs du conflit, montre aisément que la guerre tribale ou ethnique, aussi bien chez Dongala que chez Kourouma, est un subterfuge pour voiler un antagonisme aux relents politiques et économiques.

Les actes de déprédation qui font suite aux appels au désordre traduisent l'irresponsabilité des politiques vis-à-vis du respect des lois établies. Ces politiques, en se servant des milices, essaient de refuser de porter la responsabilité des atrocités. C'est dans une telle vision que s'inscrit *Allah n'est pas obligé* avec les factions ULIMO, NPFL, LPC du Libéria, et la grande milice RUF. Ce sont des factions appartenant à des politiques complices des exactions commises. Au Libéria, les factions se sont partagé le pays, comme Ahmadou Kourouma l'a mentionné à travers le témoignage de son narrateur Birahima. Chaque groupe détient une partie du pays qu'il considère comme sienne. Cela se justifie quand l'auteur, dans sa narration, crie au scandale, à travers le parcours de son personnage principal Birahima, en ces termes :

Quand on dit qu'il y a guerre tribale dans un pays, ça signifie que les bandits de grand chemin se sont partagé le pays. Ils se sont partagé la richesse ; ils se sont partagé le territoire ; ils se sont partagé les hommes. Ils se sont partagé tout et tout et tout le monde entier les laisse faire. Tout

⁹ Roland Marchal et Christine Messiant, « De l'avidité des rebelles. L'analyse économique de la guerre civile selon Paul Collier », in Presses de Science Po/ *Critique internationale*, 2002/3, n°16, pp.58-69.

le monde les laisse tuer librement les innocents, les enfants et les femmes. Et ce n'est pas tout ! Le plus marrant, chacun défend avec énergie son domaine. Il y'avait au Libéria quatre grands bandits de grand chemin : Doe, Taylor, Johnson, El Hadji Koroma et d'autres fretins de petits bandits. (A. Kourouma, 2002, page 40).

Les pays sont partagés et chacun des leaders politiques détient une partie où il fait régner ses volontés. Cet accaparement illégal est le signe que le pouvoir est la seule raison qui motive cette catégorie de dictateurs décriée par les écrivains de la postindépendance. La bonne gouvernance est quasiment inexistante dans leur mode de gestion.

La bonne gouvernance qui suppose la transparence, la responsabilisation, la primauté du droit d'existence d'institutions efficaces et légitimes, est considérée comme un facteur essentiel du développement économique. Une mauvaise gouvernance, au contraire, peut entraver la croissance pour dynamique que soit le système¹⁰.

De cet éclairage, on est en face de dirigeants non exemplaires. Et, il ne fait pas l'ombre d'un doute que les dirigeants ou futurs dirigeants puissent être en mesure de penser à leur peuple dont les portraits traduisent le niveau de pauvreté. En revenant sur le partage des États par des factions avec à la tête du peloton les partis politiques, il se révèle difficile de voir l'exécution d'une bonne gouvernance à l'instant où ces factions rivales, issues de groupes ethniques, discréditent d'autres groupes frères. Ce fait est la matérialisation de la rupture avec les valeurs cardinales de l'homme en tant qu'être conscient.

1-2- L'exercice du pouvoir dans *Johnny Chien Méchant* et *Sozaboy*

Les pays africains, pour la grande majorité ont connu, après trente-ans d'indépendance, précisément après la chute du mur de Berlin en 1989, des crises multiformes débouchant parfois sur la guerre. À l'époque du multipartisme, tous les partis politiques ambitionnaient de conquérir le pouvoir et de l'exercer pour le bien-être des peuples.

Malheureusement, dans un cas plus général, les pouvoirs ont été conquis dans l'illégitimité et la plupart des politiciens ont comploté pour conserver illégalement le pouvoir. Chukwunonso Muotoo (2018, p.95)¹¹ pense aussi que

10 Jha Shika et Juzhong Zhuang , 2004, « La gouvernance dans tous ses états », Finances et Développement, p.24-27, en ligne [http : // www.imfo.or //](http://www.imfo.or//)

11 Chukwunonso Muotoo, 2018, « La dictature dans les œuvres d'Ahmadou Kourouma », Département of Modern European, languages Nnamdi Azikiwe University, *UJAH* volume n°1, p. 90-108.

les leaders africains refusent toujours de céder le pouvoir à d'autres, comme le cas de Muammar Kadaffi de Libye (qui était délogé du pouvoir et tué par les pouvoirs occidentaux), Omar Bongo du Gabon (qui est mort au pouvoir en 2010 après avoir régné pendant plus de 30 ans), Laurent Gbagbo de la Côte d'Ivoire (qui a massacré les femmes manifestant à Abobo, une province de son pays), Al Bashir du Soudan, Biya Paul du Cameroun (qui est toujours au pouvoir), etc. Ils règnent dans leurs pays divers en tant que présidents à vie.

Ce qui a donné lieu à des nombreux conflits en Afrique. Alain Fogue Tedom (2008, p.10) instruit que

parmi les conflits ou guerres civiles qui ont marqué cette région depuis le début de ce processus de démocratisation, on peut citer le conflit libérien de 1990, le conflit rwandais de 1994, l'effondrement de l'ex-Zaïre survenu en 1996, le conflit burundais, le conflit sierra-léonais, le conflit bissau-guinéen, la réactivation du conflit angolais ou encore les crises cycliques centrafricaines ou ivoiriennes¹².

Toutes ces guerres sont survenues après des contestations politiques. Ce qui traduit l'illégitimité d'un parti au pouvoir à travers des actions démocratiques douteuses. Les œuvres prises au choix dans ce travail traitent de cette fêlure qui établit que la situation politique en Afrique est très instable. En faisant une lecture de l'histoire de *Johnny Chien Méchant*, on se rend compte que le scénario est le même partout. Dans cette œuvre, le président Lissouba au pouvoir, est pris dans une trappe organisée par son rival du MPLDP. Pour ce faire, ce chef de l'opposition, après avoir contesté les résultats électoraux, louvoie pour arriver au sommet de l'État. Il emprunte le chemin de la violence au lieu d'emboucher la voie de la démocratie qui passe par un recours en contestation adressé à une juridiction compétente. Ces résultats discutés farouchement ouvrent la voie de la guerre. Alors, on peut déduire que le discours des politiques n'est que fourberie si on prend en compte le discours de Johnny Chien Méchant quand il affirme :

Nous on s'en foutait parce que nous connaissions la nature des hommes politiques de chez nous. Tous des sorciers. Ils avaient à vous soûler avec des paroles plus sucrées que du vin de palme fraîchement récolté et pendant que vous vous laissiez bercer par le ronron de ces belles paroles, ils avaient vite fait de grimper sur votre dos pour atteindre le mât de cocagne qu'ils convoitaient et une fois là-haut, riches et bien gavés, ils vous pétaient dessus. (Emmanuel Dongala, p. 75)

¹² Alain Fogue Tedom, 2008, *Enjeux géostratégiques et conflits politiques en Afrique Noire*, Paris, l'Harmattan, p. 10.

Ces propos peuvent être appuyés par les analyses en langage pourri de Méné après l'arrivée d'un nouveau gouvernement lorsqu'il dit : « En tout cas, en vérité, y'avait pas corription pour quelque temps. Mais ça n'a pas fait longtemps et puis ça débout encore. » (Ken Saro-Wiwa, p. 26)

De cette assertion, il ressort qu'en politique africaine et selon la description romanesque, le peuple reste la seule victime des situations désastreuses entraînées par les dirigeants des partis qui, couramment, font aussi usage de la manipulation ethnique pour arriver à leurs fins.

1-3- La manipulation ethnique

Les indépendances politiques acquises, les nouveaux dirigeants africains prennent de grandes décisions telles que l'érection de la langue du colonisateur en langue officielle et, l'imposition du parti unique, dans le but d'unir les énergies et les particularités ethniques.

En dépit des mesures arrêtées et les grands discours sur la nation, ces dirigeants installent, parallèlement, leur pouvoir sur l'ethnisme. Pour René Otayek (2002, p.304), ce sentiment de catégorisation subtile se manifeste par une certaine prééminence socio-politique dont bénéficie le groupe culturel du Père fondateur, par rapport aux autres communautés de la nation. En Côte d'Ivoire par exemple, sous le parti unique, c'était le groupe Akan et précisément les Baoulés: l'ethnie d'origine du premier président de la Côte d'Ivoire. Ainsi, sur l'échelle classificatoire culturelle imaginaire, les autres communautés nationales sont au bas de celle-ci, au sommet trône l'ethnie du « Guide providentiel ». Dès lors, appartenir au microcosme culturel du chef de l'Etat est perçu comme un prestige, un privilège.

Les autres univers socio-culturels, à la limite, sont considérés comme des sauvages. Les clichés d'ordre culturel tendant à les disqualifier au plan politique sont de mise. Ainsi, les autres sont vus comme des êtres incapables de mener à bien le rôle de dirigeant. Leur catégorie culturelle est jugée moins élaborée. Il s'agit, en l'espèce, d'une manipulation des ethnies, après celle orchestrée des mains de maître par l'Etat colonial, à l'origine des premières formes de fracture sociale en Afrique.

La réinvention de l'ethnicité est habilement menée par l'élite politique qui, désormais, privilégie la division pour régner. L'objectif visé est de réécrire l'histoire afin de donner la légitimité historique. Le pouvoir politique, sur cette base, ne peut qu'être exercé par l'ethnie du chef de l'Etat. Ce qui voudrait signifier que le sort de la nation serait en

mauvaise posture si elle n'était pas confiée au chef suprême des Armées. C'est dans cette veine que la mémoire des autres ethnies a été modelée.

Les conflits communautaires à l'instar de celui suscité dans le roman de Dongala entre les Mayi-Dogos et les Dogos-Mayi, plus ou moins violents, observés à l'époque postcoloniale, ont pour cheval de Troie, l'ethnie, l'instrumentalisation des masses. Cette « ethnicisation du politique »¹³ se manifeste par la conceptualisation de théories identitaires pour conserver le pouvoir (l'ivoirité) ou encore, en promouvant le clientélisme d'Etat sur la base des considérations tribalistes. Les coups d'Etat, ou encore les guerres dites civiles sont symptomatiques d'une postcolonie africaine dont les bases sont confligènes, parce que la nation s'effrite au profit des particularités identitaires.

2-Le vécu des peuples dans un contexte de guerre socio- politique en période postcoloniale

La souffrance la plus manifeste subie par le peuple relève de la responsabilité des nouveaux pouvoirs de l'Afrique indépendante. Aujourd'hui encore, les conflits foisonnent en raison des procédés politiques et le pouvoir est en proie à des divergences manifestées non seulement par des politiciens mais aussi par des militaires. Toutes ces crises à l'intérieur de l'arène politique sont dues aux intérêts personnels des autorités mais aussi de tous ceux qui ont pour objectif d'exercer le pouvoir politique.

En vrai, l'on n'y concède aucune place pour le peuple qui, pourtant, constitue le maillon essentiel dans tous les aspects de la vie nationale. Dans le contexte des romans, il ressort que les peuples sont embarqués, malgré eux, dans la dynamique de la quête du pouvoir et subissent un choc psychologique au regard des travers que leur inflige la politique. Ces peuples que l'on peut définir comme un ensemble d'individus sans défense deviennent un personnage clé dans la narration car on ne peut raconter une histoire sans donner de noms encore moins de rôles aux personnages.

Ces peuples sont, à toutes fins marginalisés et victimes des guerres imposées par les politiques. Ces guerres suscitées prennent une tournure impensable des plus effroyables par la présence parmi les belligérants d'une nuée d'adolescents et d'enfants déscolarisés pour qui

¹³ René Otayek, *op.cit.*, p. 57 .

se faire enrôler dans les milices représenterait le seul moyen d'ascension sociale.

Pour Germain-Arsène Kadi (2013)¹⁴, la fureur avec laquelle les enfants font la guerre fait suite à la précarité de leurs conditions de vie. Cette condition de vie, pourtant, causée par l'échec de la politique devient un prétexte exploité par les politiciens pour manipuler des enfants et même des adultes. Toute la société est donc embarquée dans le mensonge de la classe politique. C'est ainsi que la figure de l'enfant-soldat a évolué aussi bien dans la vie réelle que fictive. Pour Birahima, le personnage principal du roman de Kourouma *Allah n'est pas obligé*, l'enfant-soldat est devenu un personnage le plus important des indépendances. Cette classe d'enfants accompagnée d'adultes manipulés par les politiques véreux est au cœur de ces guerres constituant le nœud du retard éloquent de l'Afrique.

2-1-La guerre et le pouvoir politique

Les romans du corpus sont écrits autour du thème de la guerre. Longtemps, les conflits ont animé la vie de la littérature. Cette recrudescence des écrits sur la guerre est une interpellation des peuples sur les conséquences engendrées par ces conflits à la source absurdes. Dans les romans, tous les indices renvoient à la souffrance des peuples inquiétés par la tournure des conflits. Cette logique traduit l'incertitude d'un avenir meilleur et marque aussi l'inexistence d'une politique appropriée pour le développement de l'Afrique.

Les populations civiles sont la catégorie d'individus qui subissent les actes criminels et le traumatisme dus aux actions de soldats belligérants surexcités au nom d'une supposée quête de liberté. Il faut préciser que les guerres ont un coût humain et économique sur les peuples. Les activités économiques connaissent un arrêt et font place à un questionnement perpétuel sur les événements. En plus, la peur, la psychose, voire la paranoïa sont les sentiments qui animent les peuples, surtout ceux qui sont pris au piège de la théorie de l'ennemi. Emmanuel Dongala rend visible cette assertion quand son personnage Laokolé, aux premières heures de la guerre, prévient sa mère en disant :

Je lui ai annoncé que les troupes gouvernementales, celles qui nous avaient pillés la dernière fois, étaient en déroute et fuyaient la ville tandis que des troupes rebelles y entraient en ce moment même, ce qui voulait dire qu'un pillage n'allait pas tarder. Elle a ouvert de grands yeux où se

14 Germain-Arsène Kadi, 2013, *De Johnny Chien Méchant à Johnny Mad Dog*, Paris, l'Harmattan, 197 p.

lisait un cocktail de sentiments : le choc, la peur, la fureur et la détermination. (Emmanuel Dongala, p. 13)

Dans ces guerres dites guerres civiles, le plus lourd tribut est payé par le peuple innocent. La souffrance des populations civiles est toujours perceptible d'autant plus que toutes les milices s'en prennent à elles. Cette situation pousse à se poser la question de la place qu'occupe véritablement le peuple dans son pays. La population en souffrance dont parlent les romans postcoloniaux ou les romans de la guerre et qui est représentée par certains personnages en l'occurrence Laokolé, jeune élève en classe de terminale, est celle qui est prise pour cible. Méné, dans *Sozaboy*, l'affirme en parlant de ceux qui sont visés pendant la guerre. Pour le narrateur de Ken Saro-Wiwa, la population n'est qu'un moyen pour le politique d'arriver à ses fins. À ce propos, il pose un regard interrogateur sur les affirmations d'un commandant véreux, en ces mots :

La vérité vraie, ces gens sont là vivre on dirait zanimaux seulement. Et c'est à cause de quoi ? Oui, c'est ça la chose j'étais là me demander. À cause de quoi? Cet imbécile de commandant en chef-là a parlé mensonge sur ennemi et pas ennemi. (*Sozaboy*, p. 260).

La guerre est l'objectif que les politiques visent pour s'arroger le pouvoir et ces conflits commencent entre les partis politiques. Dans cette veine, les conséquences sont toujours lourdes pour les peuples qui aussi se trouvent par moments dans ces associations pour lesquelles la démocratie n'est qu'un mot vide.

2-2- L'exploitation des peuples par les partis politiques

Dans tous les pays à régime démocratique, on compte d'un côté les partisans du parti au pouvoir et de l'autre ceux des partis de l'opposition. Ces deux entités ont généralement des positions diamétralement distinctes. Cette farouche opposition identifiée dans le discours est aussi visible dans les rapports entre les partisans des différents partis politiques. Et, ce rapport de force conduit souvent à une guerre dont les peuples restent les principales victimes. Cette guerre en question est la conséquence de la manigance politique qui, d'ailleurs est l'objectif des chefs des partis politiques selon le contexte que donnent les narrateurs de Dongala. La violence est une arme prisée en politique africaine, surtout qu'elle est prônée par les politiques comme un moyen incontestable pour réclamer et arracher le pouvoir.

Au Congo-Brazzaville par exemple, le cas de Sassou- Nguesso est significatif. Opposé en réalité à toutes les réformes démocratiques, cet

ancien président revient au pouvoir en renversant celui du président Lissouba élu démocratiquement après la conférence nationale souveraine de 1991 selon Yitzhak Koula (1999, p.117).

Les actions du personnage Koyaga en sont également évocatrices dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*. C'est un personnage qui gouverne avec des principes de dictateur. Koyaga agit de manière absurde dans l'exercice de son pouvoir. Cet agissement relève aussi de l'arbitraire car les lois ne seront qu'en sa faveur face à une opposition sans voix. L'exercice du pouvoir ou la conquête du pouvoir en période postcoloniale relève de l'absurde au regard de la violence utilisée comme voie d'expression. « Tous les députés étaient issus de son parti. C'était Koyaga seul qui les avait élus, choisis avant de confirmer par les bulletins de son peuple¹⁵. »

Toutes ces stratégies, pour se maintenir au pouvoir, entraînent la guerre et le processus démocratique est ainsi mis en danger. Dans la plupart des cas où l'on a fait la lecture d'un manque de démocratie, le résultat escompté se résume au nombre de morts important. À la lecture de *Quand on refuse on dit non*, la lanterne est ainsi éclairée en ceci :

J'ai trouvé beaucoup de Dioula comme moi. Ils étaient tous assis sous la garde de soldats et de militants FPI armés. Nous étions nombreux assis en rond. D'autres Dioula terrorisés sont arrivés sous la garde d'autres militants. On les a obligés à s'asseoir parmi. Nous avons constitué une foule de Dioula tremblants de peur comme des feuilles, faisant pipi dans les pantalons, courbant nos dernières prières. Nous attendions la mort. (Ahmadou Kourouma, p. 27)

Les Dioulas et les Bétés, partisans généralement respectifs des partis politiques RDR et FPI sont farouchement pour la plupart opposés politiquement. Ces deux partis, selon le texte, se sont massacrés pendant la guerre ivoiro-ivoirienne. Et cela est consécutif au message que véhiculent leurs leaders politiques. Cette manipulation politique d'obédience souvent ethnique aboutit au constat suivant : « Les Dioula ou les Malinkés n'aiment pas les Bété, ils se moquent d'eux ; ils les trouvent très violents et très grégaires. » (p.17)

La réponse des Bété, appartenant en majorité au FPI aux Dioula, est la violence qu'ils ont manifestée en leur rencontre. L'imaginaire de ces groupes-peuples dépend du discours tenu par les dirigeants de leurs différents partis politiques. Dans ce type d'opposition qui ligue un parti contre un autre, le groupe en position de force nourrit l'idée

¹⁵ Ahmadou Kourouma, 1998, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Paris, Le Seuil.

d'exterminer ceux qui gênent sa prise ou son maintien au pouvoir. À ce niveau, ces attitudes génocidaires obligent à se rappeler le génocide rwandais de 1994. Un génocide suscité sciemment par les Hutus sous la férule occidentale.

Ainsi, dans la logique de ces guerres fratricides, les partis politiques appellent leurs partisans à la violence parce que leur but est de ralentir l'élan de la démocratie pour s'arroger le pouvoir. À cet effet, ces propos de *Johnny Chien Méchant* éclairent sur le mode opératoire des partis politiques :

C'est en plein milieu de ces disputes qu'un beau matin nous avons vu débarquer dans notre quartier des jeunes gens armés qui n'avaient pas l'air de rigoler. Ils nous avaient fait sortir des maisons, ils avaient fermé le marché, ils avaient un raid sur l'école et ramené les malheureux gamins dont certains étaient en pleurs, à l'endroit où ils nous avaient tous rassemblés. Ils nous avaient dit qu'ils étaient du Mouvement pour la Libération démocratique du peuple, le MPLDP, et qu'ils combattaient contre les partisans du Mouvement pour la libération totale du peuple, le MPLTP. Ils nous demandaient de prendre les armes pour les soutenir. MPLDP contre MPLTP. (Emmanuel Dongala, p. 76)

De ce qui précède, on constate que les politiques s'activent à propager la haine en vue d'armer leurs militants. Le peuple est quotidiennement manipulé parce qu'il constitue, sans le savoir, un moyen d'accession au pouvoir. Cette réalité pousse la narratrice de Dongala à se livrer à un questionnement relatif aux attitudes de ceux qui sont censés protéger le peuple. Par exemple, Laokolé, au regard de l'indifférence de la communauté internationale fait un constat quand elle affirme ceci : « Ces chefs marchaient allégrement sur des cadavres pour arriver au pouvoir. » (Emmanuel Dongala, p. 54)

Ainsi, la pensée ci-dessus émise par cette narratrice démontre que les politiques posent des actes inhumains pour arriver à la tête de l'État. Et, l'autre narrateur de Dongala, Johnny chien méchant, membre des Tigres Rugissants, milice affiliée au MPLDP, de dire que :

Nous nous sommes battus sur la ville comme des tigres rugissants et bondissants foncent sur un troupeau d'antilopes, sauf que ce n'étaient pas des antilopes que nous avions l'intention de massacrer mais ces bandits de Tchétchènes qui empêchaient notre chef de prendre le pouvoir. (Emmanuel Dongala, p. 54)

La lecture de ces deux propos provenant des deux narrateurs de Dongala traduit l'inimaginable horreur perpétrée. Pour mieux l'exterminer, l'on attribue à l'adversaire un caractère animal. Ainsi, Il en ressort un acte de génocide. C'est la raison pour laquelle les peuples

africains gagneraient à repenser le système politique et mieux, la gestion économique des politiciens parmi lesquels on dénombre un nombre important d'hommes cupides et sans valeurs républicaines. Ces attitudes troublent constamment la quiétude des peuples qui voient s'effriter leur avenir quand les conflits suite à la mauvaise politique les obligent à chercher un gîte ailleurs.

2-3-Les angoisses du peuple suite au contexte de troubles

Dans ces guerres civiles, on a un peuple traumatisé à la recherche d'un gîte pour sauver sa vie vu les atrocités qui s'opèrent dans les rues. Ce peuple fait partie de tous ces Hommes livrés à leur propre compte parce qu'il n'existe pas dans ces contextes des forces armées pour les protéger. La seule alternative pour échapper à la barbarie est de se réfugier dans une ambassade ou dans une institution internationale. C'est suite à cette pensée collective relativement aux discours des institutions spécialisées en Droit de l'homme que Laokolé aussi affirme :

J'avais aussi appris que cette communauté internationale s'opposait à la barbarie, et que jamais plus elle ne croiserait les bras devant le massacre d'un peuple, d'une communauté. Nous étions un peuple, une communauté en train d'être massacrée, elle ne nous laisserait donc pas tomber.

C'est dans cette veine que Laokolé relate que, comme elle et sa famille, les populations se regroupent toutes dans la rue pour regagner le quartier diplomatique où l'on prône l'importance de l'être humain. Pour le peuple, ces bâtiments abritant le siège de l'Union Européenne, de l'ONU, les ambassades de France, des Etats-Unis, du Canada sont des lieux sûrs pour se protéger des milices. Cependant, tous constatent que l'idée reçue sur le rôle de ces institutions est différente de la réalité poignante qu'ils vivent. Au grand étonnement du peuple, les portes des représentations diplomatiques étaient désespérément fermées. C'est le lieu pour Laokolé de constater le paradoxe des populations devenues réfugiés dans leur propre pays. Devant ces représentations diplomatiques closes, la narratrice de Dongala est stupéfaite face à la débrouillardise de ses compagnons de circonstance. Elle se rend compte que les gendarmes postés à l'intérieur de ces instances tiraient même sur les civils apeurés. De ce fait, l'on assiste à un désespoir qui traduit vertement le mensonge, longtemps entretenu par les médias. C'est une sorte de trahison de la communauté internationale qui, pourtant devait s'ériger en protecteur pour ces fuyards apeurés. Le roman de Dongala marque ainsi le mutisme des instances internationales sur les dérives

des milices. Cette situation met aussi en évidence l'inertie de celles-ci face au désastre perpétré par les politiques au travers de leurs milices. À ce titre, le peuple africain est abandonné dans un pays où l'Etat de droit n'existe plus, où les autorités se concentrent plus sur les intérêts que sur les solutions, pourtant en leur possession pour mettre fin au conflit de tous genres dont ils sont à l'origine.

Conclusion

En Afrique contemporaine, la plupart des écrivains sont ancrés sur les thématiques comme l'injustice, la tortue des peuples, le tribalisme et les autres situations indécrites. Ils exposent et font identifier aux lecteurs tous ces fléaux qui ravagent le continent. Parmi ces auteurs, on a Ken Saro-Wiwa (*Sozaboy*), Ahmadou Kourouma (*Allah n'est pas obligé*) et Emmanuel Dongala (*Johnny Chien Méchant*). Les dits écrivains célèbres traduisent dans leurs productions littéraires les méfaits de la politique africaine post-indépendante sur les peuples qui devraient profiter des retombées positives de la politique de leurs Etats désormais indépendants. Chez les auteurs des romans utilisés pour élaborer ce travail, le peuple est victime de la politique postcoloniale. L'horreur est à la fois dite et montrée et le processus de la manipulation des peuples par les politiciens est présenté au lecteur. En réalité, cette course au pouvoir pour protéger le peuple est un leurre. Il s'agit plutôt de la recherche d'un pouvoir pour assouvir les intérêts personnels tout en laissant le peuple dans le désarroi.

Références bibliographiques

Romans

- BOTO Eza, 1956, *Ville cruelle*, Paris, Présence Africaine.
DONGALA Emmanuel, 2011, *Johnny Chien Méchant*, Paris, Edicef.
KANE Hamidou Cheick, 1981, *L'aventure Ambiguë*, Paris, Julliard.
KOUROUMA Ahmadou, 1998, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Paris, Seuil.
KOUROUMA Ahmadou, 2000, *Allah n'est pas obligé*, Paris, Seuil.
KOUROUMA Ahmadou, 2004, *Quand on refuse on dit non*, Paris, Seuil.
LAYE Camara, 1953, *L'enfant noir*, Paris, Présence Africaine.
OYONO Ferdinand, 1956, *Le vieux nègre et la médaille*, Paris, Présence Africaine.
SARO-WIWA Ken, 1998, *Sozaboy*, Paris, Actes Sud.
SEMBENE Ousmane, 1965, *L'harmattan*, Paris, Présence Africaine.

Essais littéraires et politiques

- BARTHES Roland, 1972, *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil.
CHEVRIER Jacques, 1984, *Littérature nègre*, Paris, Armand Colin.
KADI Germain-Arsène, 2013, *De Johnny Chien Méchant à Johnny Mad Dog*, Paris, l'Harmattan.
MATIBA Jean Ikele, 1963, *Cette Afrique-là*, Paris, Présence Africaine.
MICHALON Thierry, 1984, *Quel Etat pour l'Afrique ?* Paris, l'Harmattan.
TEDOM Alain Fogue, 2008, *Enjeux géostratégiques et conflits politiques en Afrique Noire*, Paris, l'Harmattan.

Articles

- MUOTOO Chukwunonso, 2018, « La dictature dans les œuvres d'Ahmadou Kourouma : une lecture postcoloniale », Département of Modern European, languages Nnamdi Azikiwe University, *UJAH*, volume n°1, p. 90-108.
OTAYEK René, « Ethnicisation du politique et transition démocratique : La Côte-d'Ivoire entre crispation identitaire et inventaire de citoyenneté » in *l'Imaginaire des conflits communautaires*, Paris, l'Harmattan, 2002, 304 p.
SHIKA Jha et ZHUANG Juzhong, 2004, « La gouvernance dans tous ses états », *Finances et Développement*, p.24-27, en ligne [http : // www.imfo.or //](http://www.imfo.or)